

## *La femme invisible*

Le cercle de mes lèvres a un goût de sang sec. Jetée dans l'armoire, les cuisses entre-ouvertes, je suis la proie de ses paumes fébriles. Sous un flot de sanglots, de soupirs, de murmures, il m'humidifie, me pénètre, me dépèce. Il m'abreuve de ses origines sauvages, de ses souvenirs cosmiques. Il me nomme terre natale, me déclare mère de toutes choses, vénère mon essence lactescente et végétale. Mais je suis une mouche, une mouche à merde épinglée.

...

Chaque jour ses mains l'obsèdent : leur vacuité, leur morosité. Soleil n'est pas chair – leur crient-elles sans cesse. En quête d'ailes, d'oiseaux ivres virevoltant dans un ventre tiède il renifle mon sexe en latex, grogne et s'imagine loup pénétrant une forêt de neige, sanglier fourrageant la tourbe, et de ses dents il mord ses propres lèvres pour projeter son sang sur mon corps blanc.

Dans mes orifices sublimes il braconne le ver du néant et murmure « Ta souffrance est mélodieuse ». En un spasme il enfonce la lame, un filet de bave perle à ses lèvres et je me vide en un pet. Mais il me rafistole, parce qu'il tient trop à moi, me dit-il. Son amour est insatiable, je suis seule responsable de sa furie, je suis trop belle, moi, qui met bas. Il se branle une dernière fois sur mon ventre et m'enfonce une bouteille de champagne dans le vagin. Oui, c'est bien cela, il est jaloux de ce trou, ce trou que lui ne possède pas.

...

Nous sommes trois, disloquées et sales, peintes à coup de baies écrasées. Depuis quelques jours, ce sont les jambes qui l'obsèdent, et les nôtres gisent sur un tas d'ordures. Cornes d'abondance arrachées, bientôt broyées. Il œuvre pour notre bien, ne cesse-t-il de marmonner. Et il s'affaire, enfilant les membres, vidant les organes. Un ruban adhésif pour boucher tous les trous, des clous pour unir jambe et sein, et des couronnes de langues, langues rouges et fraîches de brebis, qui pendent sur nos paupières. « Je vous libère du poids de votre matrice, je nous libère du poids de la mort », est son incantation quotidienne. Tombé d'un vagin, il geint, jamais remis de ce qu'il nomme *La chute*. Les vibrations qui parcourent les corps, les désirs qui sillonnent les chairs, il veut les étreindre jusqu'à l'extension infinie du domaine de la destruction. Tel est le désir qui l'anime et nous sommes ses outils, ses médiatrices entre lui et le monde.

...

La silice a remplacé le latex. Il nous invente, nous façonne sans cesse. Son rêve d'omnipotence ne lui laisse aucun repos. Pour y parvenir il est prêt à toutes les infamies, et parce qu'il ne peut en rester qu'un, le massacre est sa couronne de gloire. Il va jusqu'à inventer la coupe du monde pour répandre l'abrutissement et la crétinerie. « Ils sont heureux, disent-ils, très heureux... et bien leur bonheur ne tient pas à grand-chose ». Il n'a pas tort, mieux vaudrait leur fourrer des ballons dans le cul pour un concours mondial de pets, au moins seraient-ils ainsi actifs. Sont-ils si impuissants, ces hommes et femmes, qu'à la moindre autorisation officielle ils éjaculent ? Et en masse encore, incapable qu'ils sont de prendre du plaisir seul. Tas de viande prostitué, s'offrant et offrant leur progéniture au viol collectif. Car c'est un viol qu'ils subissent, ils se croient consentant, ils sont drogués, hallucinés, l'esprit ruiné par un matraquage de tous les instants, et qui n'a pas d'esprit n'a pas de corps. La

conscience collective, cette invention de masse, est l'outil par lequel ils sont dépossédé d'eux même et de leur pouvoir. Rien ne sert de leur dire ce qui se passe pendant ce temps-là, cela ne les intéresse pas. Ils veulent bander devant un testicule noir et blanc qui passe de pieds en pieds, parfois touche une tête, parfois pénètre un filet mais enfin bon, c'est surtout une mise en scène du pied, des pieds à crampons aux pieds à bottes il n'y a qu'un pas. C'est un culte au pouvoir d'écrasement, une glorification des pieds qui vous enfoncent la connerie jusqu'au fondement. Le viol collectif est sa meilleure arme. Ainsi, tandis que nous sommes une trois dix milles, dans les fosses, dans les benes, vomies, frappées, violées, muselées, à la fois Minotaure et Ariane, Bête et Déesse, sacrifiées, sanctifiées, dévorées, la masse est hallucinée par un testicule noir et blanc.

...

Notre nombre ne cesse de croître avec l'extension de son domaine. Nos vagins, nos bouches, nos langues sont épinglés à son phallus d'acier. Nous sommes des plaies affligées de rire, des hurlements de foire, des usines ruménales, au service de sa virilité. Il a déterré les cadavres et naturalisé une langue, une main, un crâne, pour les exposer à la lumière blanche de son musée. Les murs délicatement tapissés de linceuls souillés, l'espace rythmé de noms d'anonymes, la mise en scène est un mémorial sous la signature du monographe. « Le corps supplicé pour vivre la chair » est le nom de son exposition. Des tribus de laptops de smartphones d'écouteurs d'écrans tactiles interactifs jalonnent le parcours du visiteur, et des poumons mains jambes pieds sexes, parsemé de-ci de-là de corps sans tête. « La cire le plastique le latex, c'est dépassé, la subversion c'est la naturalisation. ». Il y a des carrousels de cadavres, des montagnes russes d'os et de ligaments, des hublots en guise de troisième œil, des abats de guirlandes... ça attire, ça repousse, ça témoigne, ça bouleverse, ça choque, ça provoque, ça chie, ça suinte, ça dégouline, ça pisse un territoire... vu, touché, coulé, tout commence et se termine dans le mort.

...

Nous en sommes au dernier stade, il n'est pas loin d'atteindre son but ce qui le comble de satisfaction. Immobile et silencieux, ses orifices offerts, nous flattons, nous caressons. Modèle Eurydice, dit-il. Nos tétons de métal s'échauffent à sa succion et nous reproduisons à la chaîne nos fonctions de grandes nourricières, de grandes vidangeuses, de grandes sodomites. Nous hurlons, nous pleurons, nous vibrons sur commande. Ses yeux ont des pupilles immenses et vitreuses. Nos reflets rythment l'ombre de ses paupières. Programmées pour anéantir la mort nous simulons l'union de l'infini et de l'éternité, mais notre langage n'est pas signifiant et nos corps s'usent. Nos carcasses dévorent les plages, plombent les oiseaux de passages, engloutissent les océans.